

Expression, communication, conceptualisation. Un itinéraire dans le travail de Goffman

Albert Ogien

Occasional Paper 17
Paris, Institut Marcel Mauss – CEMS
avril 2014



COMMUNICATION, EXPRESSION, CONCEPTUALISATION (UN ITINERAIRE DANS LE TRAVAIL DE GOFFMAN)¹

Albert Ogien

L'originalité de la conception de la communication de Goffman est qu'elle accorde une place résiduelle à l'intersubjectivité. Sa démarche est radicalement sociologique, au sens où elle appréhende la communication en relation avec ce qu'il nomme "la structure des contraintes" des situations et l' "organisation de l'expérience". C'est cette conception "objective" que je voudrais présenter, en traçant un itinéraire à travers quatre textes de Goffman : deux qui n'ont jamais été traduits en français (*Encounters* et *Strategic Interaction*); un livre : *Frame Analysis (Les cadres de l'expérience)*; et son dernier article publié : *The Interaction Order*. Ce cheminement dans l'œuvre de Goffman permettra de décrire comment il distingue communication et expression, puis établit une différence entre situation et transformations, en démontrant que l'intelligibilité d'un énoncé repose sur la prise en compte d'un ensemble d'indices matériels observables dans l'environnement d'action. Et, en ajoutant que cette intelligibilité fait l'objet d'incessantes révisions, Goffman essaye enfin de rendre compte des formes de conceptualisation ordinaire que les individus utilisent afin de prélever ces indices et de les doter d'une acceptabilité afin de garantir la coordination et la continuité de l'interaction.

1. L'ordre de l'interaction

Les sociologues se sont accoutumés à l'idée que l'œuvre de Goffman se tient un peu à l'écart des problèmes dont ils doivent normalement traiter. Et s'ils admettent généralement que ses analyses ont ouvert de nouvelles perspectives sur la question de l'action, du sujet ou de l'identité et introduit de nouveaux thèmes dans le travail sociologique (en particulier celui des sentiments moraux), ils reconnaissent également qu'elles n'ont, en fin de compte, pas apporté de contribution majeure au plan de la théorie sociologique. Pour être juste, il faut convenir que Goffman s'est obligeamment prêté à cette interprétation minimaliste. Pourtant, de nombreuses indications (relevées tant dans ses livres et articles que dans les témoignages

1. Conférence donnée à l'Université Paul Sabatier-Toulouse III (CTPS-LERASS), le 25 janvier 2007.

de ses proches) permettent de démentir ce minimalisme et de plaider qu'il poursuivait un projet plus ambitieux.

Si Goffman n'a jamais manqué l'occasion de railler l'intellectualisme et l'inclination pour la théorie, son empirisme volontiers militant est contredit par des textes dans lesquels il se laissait aller (je crois qu'il aurait aimé l'expression) à exposer son désir de théorie. C'est le cas dans deux essais (*Role Distance* et *Strategic Interaction*²) ; de façon plus affirmée dans un livre : *Frame Analysis*³ (qui reste un fiasco théorique) ; et dans un article qui fait, bien involontairement figure, de testament : *The Interaction Order*⁴.

Avant d'analyser ces textes, une présentation générale du travail sociologique de Goffman n'est probablement pas surperflue. Comme tous les interactionnismes, la démarche de Goffman admet un postulat : l'action ne se laisse saisir que dans les circonstances concrètes d'une co-présence, qui s'inscrit dans une situation, et se précise au fur et à mesure du déroulement des échanges qui la constituent. Goffman tire de ce postulat une conséquence qui marque son originalité⁵ : pour lui, l'analyse sociologique doit rendre compte de la manière dont les individus orientent leur action en relation aux obligations qui naissent de l'engagement mutuel dans une relation sociale située et aux exigences qui émergent de l'incertitude inhérente à l'agencement séquentiel de l'interaction. Goffman pose donc un principe : les situations et les circonstances qui les actualisent sont pré-ordonnées, ce qui veut dire que, bien que le cours que prendra l'action soit irrémédiablement imprévisible (puisqu'il dépend des réactions incontrôlables des partenaires), il est nécessairement prédictible (puisque ce qui peut advenir dans une situation est largement circonscrit). Bref, si Goffman est le sociologue de l'interaction, il ne la conçoit pas comme une scène où s'exprime librement l'intersubjectivité (des échanges entre individus rationnels exprimant des points de vue

2. "Role Distance", in *Encounters*, Indianapolis, Bobbs Merrill, 1961 ; et *Strategic Interaction*, Oxford, Basil Blackwell, 1970.

3. E. Goffman, *Frame Analysis*, Londres, Harper and Row, 1974 (trad. fr : *Les cadres de l'expérience*, Paris, Ed. de Minuit, 1991).

4. "The Interaction Order", *American Sociological Review*, 48 (1), 1983.

5. Il faut toujours rappeler qu'une même appellation s'applique à trois démarches : l'interactionnisme symbolique de H. Blumer, qui place le moi *-self-* au fondement de la construction de la signification des choses et des événements ; l'interactionnisme constructiviste, défendu par P. Berger et T. Luckman ; et l'interactionnisme réaliste élaboré par Goffman. Voir les débats entre N. Denzin, "Symbolic Interactionism and Ethnomethodology : A Proposed Synthesis" et D. Zimmerman & L. Wieder, "Ethnomethodology and the Problem of Order : A Reply to Denzin", dans J. Douglas (ed.), *Understanding Everyday Life*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1971 ; ou celui qui a opposé N. Denzin & C. Keller, "Frame Analysis Reconsidered" à E. Goffman, "A Reply to Denzin and Keller", *Contemporary Sociology*, 10 (1), 1981 [trad. fr. : dans *Le parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Ed. de Minuit, 1989, pp.301-320]).

divergents et définissant des situations ensemble), mais plutôt comme un ordre *sui generis* (pour utiliser l'excellente qualification d'Anne Rawls⁶), c'est-à-dire comme une "structure de contraintes" qui guide et engendre les conduites intelligibles de chacune des parties engagées dans une action en commun.

Le travail de Goffman repose sur une intuition forte : les individus entrent en interaction en possédant une connaissance préalable au sujet des situations dans lesquelles il leur arrive de se retrouver et des aménagements qu'il leur faut produire, dans le flux de l'action, pour s'ajuster à des circonstances changeantes⁷. Se pose donc un problème : comment combiner ces deux composantes apparemment contradictoires : labilité infinie des échanges et stabilité établie des formes sociales instituées ? Pour Goffman cependant, et c'est là la seconde marque de sa différence, cette combinaison n'implique aucune contradiction. Tout au contraire, elle est, pour lui, le cœur battant de la tension qui organise et ordonne l'action en commun. C'est cette tension que Goffman entend spécifier dans son incessant travail de définition de la nature du phénomène qui est couramment subsumé sous la notion de communication. Quelles ont donc été les étapes de ce travail ?

Dans *The Presentation of Self in Everyday Life*⁸, Goffman rompt avec les explications fonctionnalistes en vigueur dans la sociologie américaine de son temps. Au lieu de rapporter les formes que prend l'action en commun à des positions que les individus occupent dans la structure sociale, il analyse les techniques de gestion de l'impression (*management impression*) que l'individu doit mettre en œuvre dans la représentation d'un rôle. Pour lui, le problème est moins de rendre compte des dispositions - sociales ou psychologiques - de celui qui joue les rôles qu'il doit remplir que de décrire la façon dont celui qui tient le rôle évalue la réception, par autrui, de sa représentation (c'est-à-dire celle de son action dans un monde).

Ce point de vue "représentationnel" place tout le poids de la communication (les informations qu'une personne transmet) sur le rapport qu'un individu établit, pendant qu'il

6. A. W. Rawls, "The Interaction Order *sui generis* : Goffman's Contribution to Social Theory", *Sociological Theory*, 5 (3), 1987.

7. "Au cœur même de la vie interactionnelle se trouve la relation cognitive que nous entretenons avec ceux qui sont présents devant nous, sans laquelle nos activités, comportementales ou verbales, ne pourraient pas s'organiser de façon compréhensible. Et bien que cette relation cognitive se modifie durant un contact social, et que cela arrive de façon systématique, la relation est elle-même extra-situationnelle, consistant dans l'information que deux personnes possèdent au sujet de l'information que chacun d'eux a au sujet du monde, et de l'information qu'ils ont (ou n'ont pas) au sujet de la possession de cette information", E. Goffman, "The Interaction Order", *art. cit.*, p.4 (*trad. pers.*).

8. E. Goffman, *The Presentation of Self in Everyday Life*, Penguin, Harmondsworth, 1969 [1956].

agit, entre ce qu'il fait savoir de son action et la façon dont il perçoit que sa prestation a été reçue. Etablir ce rapport est cependant problématique : dans la mesure où celui qui tient un rôle dispose rarement de preuves ostensibles lui signifiant la réussite ou l'échec de l'impression qu'il cherche à produire sur autrui, il doit constamment apprécier l'impact de sa représentation en relevant, dans les réactions d'autrui, les indications lui permettant de continuer à agir dans le sentiment de le faire correctement. Autrement dit, les techniques de gestion de l'impression dépendent de ce qu'on peut nommer, en employant un vocabulaire qui n'est pas celui de Goffman, des techniques épistémiques d'objectivation et de conceptualisation des objets et événements constituant un environnement d'action. C'est, en tout cas, le mouvement qui semble animer l'évolution de la conception de communication de Goffman : abandonner peu à peu l'analyse de questions substantielles (le contenu des informations échangées dans l'interaction pour aboutir à un accord) pour se consacrer aux procédures mises en œuvre pour appréhender les efforts déployés pour attribuer une signification d'usage et une direction d'ajustement à son action en fonction de ces attributions qui sont elles-mêmes toujours provisoires et changeantes.

On peut observer une première conséquence de cet engagement méthodologique dans la thèse de la simultanéité des identités que Goffman présente dans *Role Distance*. Dans cet article, il apporte un important amendement à la théorie traditionnelle des rôles fondé sur un raisonnement qui articule quatre arguments :

- 1) le rôle est un ensemble de contraintes formulées sous forme de règles (instructions, principes, maximes - des conventions dirait d'autres auteurs) qu'il s'agit d'apprendre et d'appliquer si on entend le remplir de façon correcte en contexte ;
- 2) la maîtrise de ces règles n'est pas un dressage ou une intériorisation : c'est une connaissance pratique ; et cette connaissance est également celle des règles qui valent pour les rôles concurrents ou complémentaires qui leur sont typiquement associés (par exemple, être patient, c'est aussi savoir ce qu'être médecin doit être) ;
- 3) la représentation d'un rôle se réalise toujours sous le regard d'autrui et sous le contrôle des prérogatives normalement dévolues aux autres rôles intervenants dans une circonstance d'action ;
- 4) l'acquisition de la maîtrise de ces règles est également l'apprentissage des usages de l'équivoque et de l'ambiguïté : si un rôle est une "identité sociale" qu'on endosse et qu'on

joue, c'est aussi un personnage *auquel* on peut jouer (ce qui permet d'élaborer une théorie de la tromperie⁹).

En prenant au sérieux la thèse de la représentation d'un rôle, Goffman opère une sorte d'inversion analytique : ce qu'il faudrait tenir pour l'élément déterminant de l'action est le jugement que l'individu porte sur les réactions d'autrui plus que ce qu'il fait lui-même (se mouvoir, gesticuler, parler, communiquer, etc.). Bref, un individu agit en fonction de ce qu'il croit être l'idée que son interlocuteur semble avoir de ce qu'il devrait être et de ce qu'il devrait faire en raison de la situation dans laquelle tous deux sont pris. On se trouve, en quelque sorte, dans la perspective en miroir (au sens de se voir à partir de l'image qu'autrui semble réfléchir de vous-même) proposée par Sartre ou Misrahi¹⁰. Ou, pour le dire autrement, dans une sociologie à la deuxième personne : c'est le Tu qui importe dans la définition des actes (ou des effets) de communication plutôt que le Je d'un sujet invariable ou le Il du positiviste¹¹. Et dans cette sociologie à la deuxième personne, l'environnement d'action (contexte, situation, circonstances) tient une place analytique déterminante. Laquelle ?

2. La situation

La notion de situation qualifie un moment de la vie sociale dont on peut supposer que tout un chacun a appris la nature et le mode d'emploi. Nous savons tous - enfin j'espère - ce qu'implique (pour l'individu et dans son rapport à autrui) le fait de prendre les transports en commun, de retrouver des collègues de bureau le matin, de participer à une réunion de travail, de rencontrer un client, de croiser son directeur, d'assister à un concert, d'organiser un repas de fête, de faire une virée entre amis, de suivre en cours de fac, etc. On comprend que chacun de ces engagements est contracté dans un cadre déjà donné : une série de principes et de codifications, plus tacites qu'explicites, organisent le genre de relations sociales qui est censé y prévaloir avant même que nous ne nous y engagions. Dans notre quotidien, nous passons régulièrement et sans problème d'une de ces situations à une autre. Bref, nous sommes accoutumés à inscrire notre activité dans une suite indéterminée de situations, c'est-à-dire que

9. Voir A. Ogien, "La décomposition du sujet", dans R. Castel, J. Cosnier et I. Joseph (eds.), *Le parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Ed. de Minuit, 1989, p.100-109.

10. R. Misrahi, *La condition réflexive de l'homme juif*, Paris, Julliard (coll. : Les Temps modernes), 1963.

11. Cette perspective inversée est la marque de l'interactionnisme réaliste : le nous (le système normatif d'un groupe) s'y présente sous la forme que le partenaire d'interaction (le Tu) est, du point de vue de celui qui agit, censé respecter.

nous savons plutôt correctement ajuster nos conduites à de multiples univers d'action et d'intelligibilité relativement définis.

Mais qu'est-ce donc exactement qu'une situation chez Goffman? Une sorte d'enveloppe (une "membrane"¹²) qui découpe une partie du monde social et opère à la manière d'un filtre qui sélectionne, parmi toutes les obligations qui pèsent sur les individus, celles qui possèdent une pertinence dans l'ici et le maintenant de l'action. Une situation circonscrit, en d'autres termes, un univers d'intelligibilité relativement défini (ou une "forme de vie" dirait Wittgenstein). En fait, les bornes d'une situation sont fluctuantes : un individu doit les préciser, de façon toujours mouvante, dans cette opération qui consiste à "identifier" une séquence d'action (à la détacher du flux chaotique de la vie comme elle va) en lui donnant, pour l'action en cours, une unité et une cohérence (provisoire et révisable). Pratiquement, une situation peut tout aussi bien être constituée par le fait de traverser un carrefour, d'assister à une cérémonie, de préparer un repas, de travailler dans un bureau ou de participer à une manifestation de rue : seuls le nombre et la complexité des contraintes qu'un type de situation fait peser sur les acteurs les distinguent. Ces contraintes sont fichées dans les propriétés matérielles et conceptuelles qui définissent une forme particulière d'activité pratique. Et comme il y a tout lieu de penser que les membres d'un même groupement social font régulièrement l'expérience d'une multitude d'activités pratiques identiques, on peut supposer qu'ils partagent, même si ce n'est que de façon approximative, un large registre de situations ; et qu'ils en connaissent les "contraintes d'acceptabilité" de façon suffisante pour avoir une idée de l'adéquation des "coups" qu'ils y jouent.

Pour Goffman, la notion de situation nomme ainsi une forme typique et stabilisée d'environnement organisant *a priori* l'action qui doit, à un moment ou un autre, venir s'y dérouler. Puisqu'elle pré-existe à l'engagement des individus dans une activité sociale et survit à sa cessation, la situation a la nature d'une institution. Autrement dit, elle fournit des critères (disponibles et impersonnels) d'identification et d'attribution de la responsabilité et de

12. "I have argued in this paper that any social encounter, any focused gathering, is to be understood, in the first instance, in terms of the functioning of the "membrane" that encloses it, cutting it from a field of properties that could be given weight. There is a set of transformation rules that officially lays down what sort of properties are to be given what kind of influence in the allocation of locally realized resources... The process of mutually sustaining a definition of the situation in face-to-face interaction is socially organized through rules of relevance and irrelevance. These rules for the management of engrossment appear to be an insubstantial element of social life, a matter of courtesy, manners, and etiquette. But it is to these flimsy rules, and not to the unshaking character of the external world that we owe our unshaking sense of realities." E. Goffman, "Fun in Games", in *Encounters*, Indianapolis, Bobbs Merrill, 1961, p.79/81

l'intention. En somme, lorsque la situation est conçue comme une structure de contraintes (qui n'est pas une structure déterminante), on admet qu'elle exerce un contrôle sur l'expérience, c'est-à-dire sur les modalités de l'appréhension immédiate du monde social ; et les éléments de ce contrôle sont contenus dans cette normalité idéale¹³ qu'imposent les formes instituées de l'activité pratique et les attentes dont tout un chacun sait qu'elles peuvent susciter.

Comment Goffman fait-il figurer l'activité de communication dans ce modèle "externaliste" de la compréhension, qui affirme que ce qu'un individu est en mesure de faire, de dire et de penser est borné par les limites d'un possible inscrit *dans* une situation ?

3. Communication

Dans *Strategic Interaction*, Goffman part d'une idée simple : agir commande de traiter des contenus d'information disponibles. Et pose que ces contenus sont de deux types : d'une part, la transmission intentionnelle d'informations (à laquelle Goffman réserve le concept de communication) ; et, d'autre part, les expressions que les individus "exsudent" dès lors qu'ils se trouvent en présence les uns des autres. Et puisque "la conduite en face-à-face elle-même n'est jamais simplement et pas toujours une forme de communication"¹⁴, le contenu d'information véhiculé dans les échanges verbaux ne vaut pas par lui-même. Il serait incompréhensible s'il n'était étayé par les éléments non-verbaux qui l'accompagnent et en précisent la signification : la "compréhensibilité" d'un énoncé repose sur un ensemble d'indices matériels aisément observables, ou sur le ton et l'attitude qui attestent la congruence de la forme et du contenu d'un message verbal. Goffman affirme que ce dernier

"n'est rien d'autre qu'un des aspects de la situation qui doit être attentivement examiné et contrôlé puisqu'il peut donner lieu à des conflits d'évaluation entre le sujet et l'observateur... Les diverses procédures de contrôle n'illustrent pas la capacité de l'observateur à recevoir des messages, mais un phénomène plus général : son habileté à saisir les expressions. Aussi, quand le sujet emploie des moyens verbaux pour donner des informations concernant ce qu'il a l'intention de faire, l'observateur – s'il veut juger de façon adéquate la signification de ces communications - devra les rapporter aux aspects expressifs de la transmission, comme une forme de contrôle sur le contenu sémantique."¹⁵

13. Au sens de l'idée approximative que se font les individus au sujet de ce qui devrait se passer dans telles ou telles circonstances. Voir H. Garfinkel, "A Conception of, and Experiments with, « Trust » as a Condition of Stable Coordinated Actions", in O. J. Harvey, *Motivation and Social Interaction*, New York, The Ronald Press Company, 1963, p.188.

14. E. Goffman, *Strategic Interaction*, Oxford, Basil Blackwell, 1970, p.IX (*trad. pers.*)

15. *Ibid.*, p.13.

En rompant avec une vision optimiste de la communication réussie, donc avec l'idée selon laquelle la signification est exclusivement fonction des contenus d'information transmis, Goffman aborde l'activité langagière à partir d'une question : quelle validité peut-on accorder aux énoncés d'autrui quand on sait que l'on peut mentir, omettre, falsifier, tromper ? Il rappelle tout d'abord que la communication est triplement contrainte : par les règles gouvernant la bonne formation des énoncés ; par les expressions qui accompagnent les énoncés et leur affectent un supplément de sens ou ratifient leur justesse ; et par le contexte dans lequel les énoncés sont formés. Mais il adjoint à ce lot une quatrième contrainte, essentielle à ses yeux : celle de crédibilité. C'est que, indépendamment de la confiance qu'on accorde *a priori* à tout interlocuteur, il importe encore de reconnaître sa sincérité, puisque, à en croire Goffman, toute forme d'échange verbal serait probablement rendue impossible si chacun devait procéder à la vérification précise de la moindre des assertions proposées par chacun de ceux qui y participent.

La présomption de crédibilité - c'est-à-dire l'admission *a priori* de la sincérité d'autrui - n'implique pas, selon Goffman, un jugement porté sur la bonne volonté ou les qualités morales du locuteur. Elle est une condition constitutive de l'échange (verbal ou pratique), au sens où elle opère comme un contrôle constant sur le caractère plausible des énoncés qui le composent à partir de l'observation d'indices sensibles qui semblent le confirmer. Ce qui se dit dans l'interaction est donc un phénomène qui dépend de la situation plutôt que la source des informations constituant la communication qui y orientera l'action des individus. C'est de ce point de vue que la validité d'un message peut être considérée comme pratiquement contenue *dans* la situation - c'est-à-dire le cadre de contraintes qui guide une personne lorsqu'elle établit, au moment où elle le formule ou le manifeste, un rapport entre le message (ou le geste) et l'anticipation de sa réception par autrui.

“... la contrainte générale à laquelle doit se plier toute énonciation, à savoir de se relier de façon acceptable à ce que le récipiendaire a à l'esprit ou peut y faire venir, vaut aussi, d'une autre manière, pour les actes non linguistiques des contextes muets... Bref, chaque fois que nous entrons en contact avec autrui, que ce soit par la poste, au téléphone, en lui parlant face à face, voire dans une simple coprésence, nous nous trouvons avec une obligation sociale : rendre notre comportement compréhensible et pertinent compte tenu des événements tels que l'autre va sûrement les percevoir. Quoi qu'il en soit par ailleurs, nos actes doivent prendre en compte l'esprit d'autrui, c'est-à-dire sa capacité à lire dans nos mots et nos gestes les signes de nos sentiments, de nos pensées et de nos

intentions. Voilà qui limite ce que nous pouvons dire et faire; mais voilà aussi qui nous permet de faire autant d'allusions au monde qu'autrui peut en saisir." 16

La communication est donc, pour Goffman, toujours subordonnée à l'incessante activité dans laquelle les acteurs sont plongés et qui consiste à formuler (sans les énoncer publiquement) des jugements d'acceptabilité permettant de saisir ce qui se passe dans une situation donnée. En distinguant expression et communication, et en concevant la première comme déterminant la validité de la seconde, l'analyse de Goffman pointe donc vers un phénomène qu'elle n'examine pas elle-même : les procédures d'inférence pratique que les individus doivent obligatoirement employer pour agir. Goffman ne se risque pas à avancer des suppositions sur le savoir mutuel des agents ou sur la coopération volontaire qu'ils mettraient en oeuvre pour parvenir à s'entendre. Pour lui, si l'établissement d'un accord mutuel à partir d'une discussion argumentée ne peut être considéré comme une condition nécessaire pour qu'une action se déroule de façon coordonnée, c'est parce que, dans la généralité des cas, personne n'a besoin de s'interroger sur l'existence réelle d'un consensus au sujet de la signification de l'action en cours pour que celle-ci se déroule et s'achève sans heurt. Et tout cela est possible parce que tout partenaire d'interaction peut raisonnablement penser que chacun règle ses conduites, en temps normaux et dans le gros des circonstances, sur une idée approximativement correcte de la situation dans laquelle il se trouve pris au moment d'agir. Et qu'il table sur le fait que cette idée de la situation est également celle d'autrui. C'est ce que Goffman nomme l'implication dans la situation (*engrossment*), qu'il tient pour une contrainte qui pèse incessamment sur les individus qui y participent. Autrement dit, un phénomène auquel tout un chacun est attentif et qui est reproduit de façon positive (active) dans l'interaction¹⁷.

Voilà comment la démarche de Goffman travaille la tension entre la labilité infinie des échanges et la dureté des formes d'organisation de l'action instituées. On peut maintenant présenter cette tension sous cette forme : c'est parce que le cadre de l'action - la situation - est toujours déjà donné qu'un individu peut ajuster sa conduite - jouer le rôle qui lui échoit - aux réactions imprévisibles de ses partenaires d'interaction. Cet ajustement requiert des individus qu'ils accommodent perpétuellement les pratiques d'objectivation et de conceptualisation qu'ils expriment pour agir à la fois aux conditions d'intelligibilité propres à une situation et à

16. E. Goffman, "La condition de félicité", dans *Façons de parler*, Paris, Ed. de Minuit, 1987, p.270.

17. C'est le sens des analyses présentées dans E. Goffman, *Comment se conduire dans les lieux publics*, Paris, Economica, 2013.

l'anticipation de ce qu'autrui devrait juger acceptable de faire dans une des multiples circonstances qui peuvent émerger dans le contexte d'action donné¹⁸. Comment s'exerce l'activité de connaissance engagée dans les procédures de révision et d'ajustement qu'appelle le changement des circonstances ? C'est à cette question que *Frame Analysis* entend répondre, en montrant que les individus savent habituellement composer avec les contraintes qui naissent dans l'incertitude du flux continu des interactions.

4. Le sens des circonstances

Lorsqu'on admet que des règles gouvernent les conduites et que les individus doivent les respecter pour que l'ordre se maintienne, on est tenté de penser que ce sont les échanges entre acteurs qui construisent conjointement cet ordre *dans* l'interaction. Dans ce raisonnement, un élément central est l'accord que les individus réalisent dans la négociation de ce qu'on appelle traditionnellement une "définition de la situation". Dans *Frame Analysis*, Goffman cherche le moyen de se déprendre de cette conception constructiviste, ou plutôt d'en faire une analyse réaliste. On a vu comment il a tout d'abord débarrassé l'analyse sociologique de la notion de sujet (avec la thèse de la simultanéité des identités) ; et comment, dans sa critique de la notion de communication, il a récusé l'idée selon laquelle il serait possible de rendre compte de la coordination de l'action en décrivant l'activité déployée par les individus pour parvenir à un accord sur "ce qui se passe". Sa position se résume ainsi :

"Ordinairement, le locuteur ne peut pas expliquer exactement ce qu'il a voulu transmettre, et les auditeurs, même s'ils pensent le savoir avec précision, ont toutes chances de tomber un peu à côté... Et le fait est qu'on table d'ordinaire sur une compréhension mutuelle qui n'existe pas vraiment. Ce à quoi on parvient, c'est un accord pratique, un accord «à toutes fins utiles». Lequel, je pense, est bien suffisant. Le glissement souvent constaté vers l'ambiguïté n'est grave, me semble-t-il, que lorsque les incertitudes et les divergences quant à l'interprétation excèdent certaines limites, ou bien sont volontairement provoquées et entretenues (du moins de l'avis des auditeurs), ou encore sont exploitées après coup dans le but de nier une accusation légitime concernant ce que le locuteur avait en effet voulu dire en gros."¹⁹

Bref, pour comprendre la façon dont l'action en commun se développe, le phénomène déterminant aux yeux de Goffman est la manière dont se forment les jugements pratiques en situation (ou les procédés et les critères que les individus utilisent pour appréhender les

18. Voir A. Ogien, "Les dispositions comme éventualités. Une conception sociologique de l'anticipation", dans C. Chauviré & A. Ogien, (éds.), *La régularité. Dispositions, habitude et savoir-faire*, Paris, Ed. de l'EHESS (coll. Raisons Pratiques 13), 2002.

19. E. Goffman, *Façons de parler*, Paris, Ed. de Minuit, 1987, p.16.

propriétés inhérentes aux choses, aux événements et aux pratiques ; et comment cet ajustement aux circonstances enrôlées dans l'action se règle sur l'anticipation des probabilités de son déroulement). C'est l'objet de *Frame Analysis*²⁰, dont le sous-titre est : *un essai sur l'organisation de l'expérience*.

Le point de départ de Goffman dans ce livre est aussi simple que radical : le monde réel est irrémédiablement soumis à la vulnérabilité. Rien n'est définitivement acquis, fixé, déterminé : tout peut entièrement être reconfiguré à tout moment à l'occasion d'un réaménagement (toujours possible) des circonstances.

“Ma perspective est situationnelle, ce qui signifie que je m'intéresse à ce dont un individu est conscient à un moment donné, que ce moment mobilise souvent d'autres individus et qu'il ne se limite pas nécessairement à l'arène co-piloté de la rencontre en face-à-face. Je fais l'hypothèse qu'en s'intéressant à une situation ordinaire, on se pose la question : «Que se passe-t-il ici?» Que la question soit formulée explicitement dans les moments de doute et de confusion, ou implicitement lorsque les circonstances ne menacent pas nos certitudes, elle est posée et ne trouve de réponse que dans la manière dont nous faisons ce que nous avons à faire.”²¹

En admettant le caractère irrémédiable de la vulnérabilité de la réalité du monde social, Goffman confère une valeur positive au chaos : celle d'obliger les individus à s'accorder pratiquement sur ce qui se passe et à demeurer attentifs à la reconduction de cet accord (qui reste la plupart du temps purement implicite). Pour Goffman, ce qui fait tenir le monde est le fait que les individus prouvent qu'il tient en agissant ; et la force de ses analyses tient à ce qu'elles démontrent que cette absence de fondement n'a rien de terrifiant, tout simplement parce que le monde social reproduit continûment son apparence de stabilité (alors qu'il est si difficile au sociologue d'en prouver la solidité). Cette position de méthode tranche radicalement avec celle de Garfinkel, qui affirme, de son côté, la nécessité de rendre compte du travail que les individus doivent produire conjointement pour établir un ordre et le maintenir *effectivement* tout le temps que dure l'accomplissement d'une activité pratique. Pour Goffman, les pratiques ordinaires et les structures sociales sont prises dans ce qu'il nomme un “couplage lâche”²² dont la résistance s'éprouve en permanence dans le flux de l'action et qui

20. E. Goffman, *Frame Analysis*, Londres, Harper and Row, 1974.

21. E. Goffman, *Frame Analysis*, p.16.

22. “In general, then, (and qualifications apart) what one finds, in modern societies at least, is a nonexclusive linkage - a “loose coupling” - between interactional practices and social structures, a collapsing of strata and structures into broader categories, the categories themselves not corresponding one-to-one to anything in the structural world, a gearing as it were of various structures into interactional cogs (*rouages interactionnels*). Or, if

manifeste qu'il résiste. Et s'il pose que des ordres de contrainte existent, c'est en ajoutant immédiatement que les obligations qui en découlent sont rarement déterminées de façon rigide et uniforme. Pour lui, le moteur de la vie sociale est la nécessité de mettre en œuvre des procédures d'identification du contenu pratique que doivent prendre les contraintes qui organisent notre expérience du monde, c'est-à-dire nos relations à autrui. Et cette activité d'identification est incessante : le quotidien est une suite interminable de transformations qui se produisent dans la dynamique même des échanges avec des partenaires d'interaction et au service de leur déroulement mutuellement satisfaisant.

“J'aimerais attirer l'attention sur le sens des circonstances et sur ce qui le soumet à des relectures multiples [...] Je ne m'occupe pas de la structure de la vie sociale, mais de la structure de l'expérience individuelle de la vie sociale.”²³

Ce que Goffman nomme, dans *Frame Analysis*, le sens des circonstances renvoie à une capacité épistémique qui consiste, pour des individus pris dans le cours de l'interaction, à manipuler deux sortes de cadres : primaires et secondaires. La première sorte de cadre permet d'attribuer

“une signification à quelque chose qui autrement en serait dépourvu... Chaque cadre primaire, quel que soit son degré d'organisation, permet à celui qui s'en sert de se situer, de percevoir, d'identifier et de nommer une multitude d'événements définis en ses termes. L'utilisateur du cadre peut très bien être ignorant des propriétés organisées du cadre et incapable de le décrire, mais ces difficultés ne l'empêchent pas de s'en servir pleinement.”²⁴

Les cadres primaires découpent une portion de sens dans le chaos du réel, prélèvent un ensemble d'éléments de l'environnement et les arrangent instantanément en une suite ordonnée afin d'engager l'action sur un pied plausible. Une fois cette suite postulée et mise en jeu, les “transformations” peuvent commencer à opérer. C'est cette tâche que remplissent les cadres secondaires.

“En somme, nous tendons à appréhender les événements en termes de cadres primaires, et le type de cadre que nous employons nous donne une manière de décrire l'événement auquel il est appliqué... Une multitude de cadres peuvent être utilisés, ou aucun! Pour commencer, cependant, une fiction opératoire doit être acceptée, au moins de façon temporaire : les actes de la vie quotidienne sont compréhensibles parce qu'un cadre

you will, a set of transformation rules, or a membrane selecting how various externally relevant social distinctions will be managed within the interaction”, dans “The Interaction Order”, *art. cit.*, p.11.

23. E. Goffman, *Frame Analysis*, p.18 et 22 (*trad. pers.*)

24. *Id.*, (*trad. pers.*)

primaire quelconque les informe; et atteindre ce schème d'interprétation n'est une tâche ni triviale ni impossible."²⁵

Pas de métaphysique donc, pas moins d'objectivité, mais des "fictions opératoires". Les cadres primaires sont ces procédures au moyen desquelles nous ne cessons de rendre immédiatement et provisoirement raison du monde. Ce ne sont pas des cadres normatifs, au sens statique et déterministe du terme, avec intériorisation et application mécanique de normes donnant lieu à sanction dès qu'elles sont transgressées (un normatif sur-sociologisé en un mot). Ce ne sont pas non plus des règles - au sens d'un système structuré qui enclencherait un mécanisme qui pourrait se réduire à une sorte d'algorithme. Non. Simplement la maîtrise de manières de faire qui, parce qu'elles s'expriment publiquement et sous le regard d'autrui, permettent de saisir les situations et de s'ajuster correctement à leurs circonstances.

"La vie sociale est organisée de telle sorte que nous pouvons généralement comprendre ce qui nous arrive et y prendre part. On supposera donc une correspondance ou un isomorphisme entre la perception et l'organisation de ce qui est perçu, en dépit du fait qu'on pourrait sans doute envisager d'autres principes d'organisation susceptibles d'orienter la perception dans des directions différentes tout aussi valides."²⁶

La perception n'est donc pas purement directe pour Goffman. Elle implique nécessairement un incessant travail de mise en cohérence qui prend, en général, la forme d'un ajustement mutuel mais pas nécessairement explicite. Ce travail passe totalement inaperçu le plus clair du temps, et la tâche de l'analyste consiste à trouver le moyen raisonnable de le mettre en évidence et de le décrire :

"Le moindre coup d'œil sur quelque chose implique donc que l'on mobilise un cadre primaire et que l'on fasse des conjectures sur la situation antérieure et sur la suite des événements... La recherche de la pertinence intentionnelle des participants à une activité exige en effet de ceux qui les observent une pertinence intentionnelle tout aussi importante. Le simple fait de percevoir exige donc une clairvoyance beaucoup plus active qu'on ne pourrait le penser au premier abord."²⁷

Telle est donc la description que propose Goffman : on adopte un cadre primaire pour qualifier une action (ou attribuer une intention à autrui), mais on sait que cette qualification liminaire n'a guère d'importance dans la mesure où sa pertinence dépend de la réaction de l'interlocuteur et de l'enchaînement des choses que cette réaction va provoquer, et ainsi de suite jusqu'au terme imprévisible de l'interaction. "Ce qui se passe" doit constamment être

25. *Id.*, (trad. pers.)

26. *Id.*, p.35 (trad. pers.)

27. *Id.*, p.47 (trad. pers.)

confirmé ou infirmé à chacun des “tours” qui se succèdent en provoquant ces opérations de “transformation” et de “modalisation” - l’usage des cadres secondaires - qui façonnent l’intelligibilité, toujours éphémère, de chacune des séquences de l’action en cours. L’association des notions de cadres primaires et secondaires propose donc une sorte de modèle dynamique de la manière dont la connaissance pratique s’exerce : un objet, un événement ou un indice nous apparaissent immédiatement accompagnés d’une série plus ou moins étendue de significations d’usage qu’il est possible de leur attribuer. Et on ne cesse de jouer sur ces significations, de les modifier, d’en inventer de nouvelles, de les confirmer ou de les corriger au cours de l’interaction. C’est ce jeu de transformations qui est primordial pour Goffman, pas la réalité qui leur serait sous jacente, tout simplement parce que ce jeu accomplit la coordination et la continuité de l’action en commun.

“En somme, les observateurs projettent activement leurs cadres de référence sur le monde qui se trouve autour d’eux et on ne le remarque pas parce que d’ordinaire les événements confirment ces projections, de sorte que les suppositions disparaissent dans le flot calme de l’activité.”²⁸

Admettre que les cadres (et le jeu de transformations qu’ils autorisent) structurent “l’expérience individuelle de la vie sociale” revient donc à dire que nos manières habituelles de surmonter l’incertitude et de nous ajuster à l’imprévu sont socialement organisées. On ne peut pas signifier une chose et son contraire à la fois, ni dire et faire publiquement tout et n’importe quoi à n’importe quel sujet à n’importe quel moment ni avec n’importe qui. Si ces exigences de rationalité prévalent le plus souvent (et on peut admettre que c’est bien le cas), c’est avant tout parce que le jeu et la manière dont il est joué sont constamment sous contrôle des partenaires d’interaction. Cadres primaires et cadres secondaires fournissent ainsi un lot de critères de jugement pratique communs permettant de marquer les limites sociales de l’acceptable : ils sont impersonnels (ils s’imposent à tous) et contraignants (ils font obligation, pour autant qu’on veuille rendre son action intelligible à autrui). Et l’observation empirique du cours ordinaire des choses laisse supposer que tout un chacun sait utiliser ces critères de façon adéquate parce qu’ils sont 1) fixés dans des usages établis du langage ordinaire dont on a tout lieu de penser qu’ils sont collectivement partagés ; et 2) contenus dans la normativité propre aux formes d’activité pratique instituées et aux attentes qui leur sont associées.

28. *Id.*, p.39 (*trad. pers.*)

On peut donc conclure que, dans le modèle de l'action échafaudé par Goffman, tout individu qui se conduit de façon acceptable établit, simultanément, le fait qu'il dispose des capacités conceptuelles (la maîtrise des critères) attestant le fait qu'il est responsable de ses gestes et de ses énoncés. Mais ces capacités s'expriment dans les limites de ce qu'il est possible de faire, de dire et, quelquefois, de penser ; et ces limites sont inscrites *dans* la situation et *dans* les propensions propres aux circonstances. Autrement dit, l'intelligibilité du monde procède de l'activité de "conceptualisation ordinaire" que déploient les partenaires d'interaction afin de remplir la première de leur obligation : accomplir la coordination de leur action. Ce qui soulève, bien sûr, le problème de l'objectivité. Quelle est la solution que Goffman apporte à ce problème ?

5. La conceptualisation ordinaire

La question de l'objectivité se formule généralement en sociologie de la manière suivante : comment "ce qui se passe" peut-il être conçu de façon identique par deux individus ? La réponse que Goffman donne à cette question tient en une idée : les critères de jugement et de contrôle qui servent de guides pour l'action (pour les transformations qui reconfigurent, continûment, les cadres primaires) ne sont pas la production subjective d'individus totalement déliés de toute relation sociale. Il soutient, au contraire, que ces cadres existent au préalable, qui gouvernent et permettent la coordination, c'est-à-dire qui assurent la fluidité des échanges (quelle que soit la réalité de cette fluidité).

"Bref, chaque fois que nous entrons en contact avec autrui, que ce soit par la poste, au téléphone, en lui parlant face à face, voire en vertu d'une simple coprésence, nous nous trouvons avec une obligation sociale : rendre notre comportement compréhensible et pertinent compte tenu des événements tels que l'autre va sûrement les percevoir. Quoi qu'il en soit par ailleurs, nos actes doivent prendre en compte l'esprit d'autrui, c'est-à-dire sa capacité à lire dans nos mots et nos gestes les signes de nos sentiments, de nos pensées et de nos intentions. Voilà qui limite ce que nous pouvons dire et faire ; mais voilà aussi qui nous permet de faire autant d'allusions au monde qu'autrui peut en saisir."²⁹

Goffman suppose donc l'existence de procédures d'inférence dans et pour l'action que les individus mettent directement en œuvre lorsqu'ils agissent. Il n'avance pas de propositions sur le savoir mutuel des agents ou sur la nature de la coopération qu'ils mettent en œuvre pour parvenir à s'entendre. Pour Goffman, si l'établissement d'un accord mutuel à partir d'une

29. E. Goffman, "La condition de félicité", dans *Façons de parler*, Paris, Ed. de Minuit, 1987, p.270.

discussion argumentée ne peut être considéré comme une condition nécessaire pour qu'une action se déroule de façon coordonnée, c'est parce que la coordination se résume habituellement à l'apparence : dans la généralité des cas, personne n'a besoin de s'interroger sur l'existence réelle d'un consensus au sujet de la signification de l'action en cours pour que celle-ci se déroule et s'achève sans heurt. Et si tout cela est possible, c'est parce qu'on peut raisonnablement penser que tout un chacun règle ses conduites, dans "des circonstances normales", sur une idée approximativement correcte de la situation dans laquelle il se trouve pris au moment d'agir. Et qu'il table sur le fait que cette idée est également celle de ses partenaires d'interaction. Bref, ce qui prime est l'incessante activité dans laquelle les acteurs sont plongés qui consiste à émettre, aux fins de l'action, des jugements d'acceptabilité ajustés à ce que la situation et les circonstances exigent. Reste à savoir en quels termes il convient de rendre compte de cette activité : mentalisme, cognitivisme, subjectivisme ? Je propose de les envisager, en poussant le point de vue naturaliste de Goffman au-delà de ce que lui même aurait certainement admis, comme formes de conceptualisation ordinaire. Cette extension prend appui sur quelques considérations de Goffman sur la "pensée":

“Répliquant à autrui, nous devons répondre non seulement à ses mots, mais à sa pensée - afin qu'il puisse tirer parti à la fois de la scène locale et du monde plus vaste et plus distant de son expérience... Derrière tout cela (...) il y a la place socialement prescrite à ce qu'on tient pour l'opération de l'esprit. C'est une affaire de qui peut dire quoi, dans quelles circonstances, avec quel préambule, sous quelle forme de surface, le tout sans être jugé insensé, étant donné les relectures possibles.”³⁰

Il importe de préciser que ce que Goffman nomme ici la pensée d'autrui se réduit à l'impersonnalité de formes de raisonnement qui se plient à ces "contraintes d'acceptabilité" qui font obligation à ceux qui agissent de se conformer à une série partiellement définie de normes, de conduite et de langage. Ces contraintes sont, par nature, indépendantes de l'activité cérébrale : elles sont fichées *dans* les propriétés de la situation qui forcent l'action à se déployer dans les directions pré-formées qu'indiquent les propriétés des circonstances³¹. Ces contraintes appartiennent aux cadres toujours déjà donnés et connus de l'activité et assurent la coordination, au sens où elles alimentent les formes de la conceptualisation ordinaire. Cet

30. E. Goffman, "La condition de félicité", *art. cit.*, p.266.

31. Ces propriétés sont de deux genres : matérielles (signalisation des lieux, accoutrement des personnes, inscription dans la topographie, disposition physique des objets et des participants, etc.) et interactionnelles (usage de règles de politesse et de déférence, alignement sur l'ordre temporel des échanges, respect de l'asymétrie de la relation et des formes de réciprocité, ajustement aux attentes, etc.). Elles possèdent, en quelque sorte, les caractéristiques de l'institution, puisqu'elles paraissent pré-exister à l'action tout en en déterminant le déroulement.

ajustement requiert de la part de chacun des partenaires qu'il accomode sa conceptualisation de ce qui se passe entre eux aux circonstances, c'est-à-dire à ce que les gens jugent être acceptable de faire à un moment donné de l'interaction.

La conception de la communication de Goffman repose, en fin de compte, sur un modèle d'action qui admet trois *a priori* :

- 1) tout individu a une connaissance préalable de la signification approximative qu'il convient d'attribuer aux objets qui peuplent son environnement et aux événements qui naissent dans une situation ;
- 2) il suppose que cette connaissance est aussi celle de ses interlocuteurs ; et, en conséquence
- 3) il règle son action sur la normalité présumée de ce qu'il fait estimée à l'aune de l'anticipation du jugement d'autrui.

Un tel jugement est rarement proféré de façon explicite : il se déduit généralement en interprétant les attitudes de l'interlocuteur. En ce sens, les contraintes d'acceptabilité qui constituent une situation sont des obligations qu'un autrui idéal fait peser sur l'action d'un individu dans la mesure où celle-ci se conduit en référence à ce que cet autrui idéal ferait.

On a ici largement dépassé le cadre de l'intersubjectivité médiatisée par des échanges verbaux. La typicité et le caractère public d'une situation assurent, *de façon immanente à l'action en cours*, son "objectivité" - c'est-à-dire le fait que ce qui devrait y arriver est conçu de manière relativement identique par tout un chacun. Cette objectivité se marque, et est constamment rappelée, dans la grammaire – c'est-à-dire dans l'usage ordinaire que des individus en interaction font, en actes et en paroles, des concepts qui fixent le champ de variation de l'acceptabilité de ce qu'ils font, disent ou pensent. En ce sens, une situation n'a pas à être "définie" : elle se présente immédiatement sous la forme d'un verbe d'action (en admettant que le mode infinitif renvoie à une liste d'instructions *pour* engager et orienter l'action) ; et à ce verbe vient s'accoler, dans la temporalité des échanges, un nombre potentiellement infini de compléments circonstanciels qui, dès lors qu'ils sont introduits, modifient ou ajoutent des instructions à la liste initiale, en spécifiant de nouveaux critères de jugement de l'action que le verbe est censé décrire. Pour donner des exemples de situation : "jouer aux échecs" ou "donner un récital". Admettons que chacun de ces verbes composés soit suivi, dans un cas, par ces compléments circonstanciels qui la spécifient : sur un bateau / par

vent de tempête / avec trois mafiosis russes / avec pour enjeu la vie ou la mort ; et dans l'autre, par ceux-ci : dans un hôpital / devant un public de cancéreux / de façon bénévole / en présence d'un producteur connu. Dans ces deux exemples, le verbe indique le type d'action qu'une situation appelle ; et chaque adjonction d'un complément redistribue, au moment où l'observation lui donne pertinence, les significations. Rien n'interdit de penser que tout membre d'une société connaît une large gamme de verbes d'action et de leurs usages, tout comme il sait, à chaque complément circonstanciel qui s'y ajoute soudain, ce que cet ajout implique en termes d'anticipations de ce qui devrait alors se passer. Voilà qui permet de penser que l'objectivité est – dans une mesure suffisante – partagée et qu'elle garantit, dans des circonstances normales, un ordonnancement et un enchaînement sans rupture dramatique (c'est-à-dire irrémédiable ou non révisable) de l'action en cours.

Conclusion

Voilà donc comment on peut recomposer la conception de la communication de Goffman, en traçant un itinéraire à travers son œuvre. En suivant cet itinéraire, j'ai essayé de montrer comment Goffman distinguait communication et expressions avant de s'intéresser au jeu de transformations auquel les partenaires d'interaction sont contraints de se livrer afin de donner intelligibilité aux actes qu'ils commettent et aux énoncés qu'ils formulent en prenant en compte un ensemble d'indices matériels observables (des éléments de contexte, le ton et l'attitude de celui qui émet un message, l'anticipation des réactions prévisibles d'autrui, etc.) tout comme les incessantes révisions dont la signification d'usage attribuée à ces éléments fait l'objet. C'est ainsi, je crois, qu'il est possible de prolonger le travail de Goffman en suggérant qu'on peut en déduire une démarche visant à rendre compte, de façon empirique, des formes de conceptualisation ordinaire que les individus utilisent afin de prélever ces indices dans l'environnement d'action et de les doter d'une validité partagée et mutuellement reconnue (et "objective" en ce sens) qui émerge *dans et pour* l'accomplissement de la coordination et la continuité du cours de l'action en commun.